

## Le chercheur et ses vulnérabilités

Petite causerie à l'occasion d'un départ à la retraite

Michel Boutanquoi  
Université de Franche-Comté

« *J'ai besoin des autres qui ont besoin de moi et de chacun* » Camus (L'homme révolté).

Ces mots de Camus que je citais dans la conclusion de ma thèse consacrée à la relation d'aide dans le travail social, ces mots me semblaient résumer une certaine dynamique repérée dans différents récits de professionnels. Aider n'était sans rapport avec une recherche de reconnaissance, une quête identitaire, une façon d'être au monde proche des marges.

La pandémie est venue rappeler l'importance de cette lutte pour la reconnaissance et contre le mépris (au sens d'Axel Honneth<sup>1</sup>) des professions sociales. Mais fallait-il une pandémie pour mettre au jour ce que nombre de recherches soulignaient ?

Pourquoi revenir à Camus. Ce n'est probablement pas le sens qu'il a voulu donné à cette phrase mais ces mots ne sont-ils pas une définition de la vulnérabilité humaine si on veut bien se défaire d'une caractérisation trop succincte (la potentialité d'être blessé) pour, à la suite de philosophes comme Garrau<sup>2</sup> ou Butler<sup>3</sup>, penser la vulnérabilité comme la marque de notre dépendance aux autres (de l'interdépendance), la marque de la nécessité d'autrui dans nos vies, qui implique le souci d'autrui (le care) comme reconnaissance justement de ces dépendances comme le signale Patricia Paperman<sup>4</sup>. loin d'un imaginaire de l'auto-accomplissement, des premiers de cordée dont on oublie un peu trop souvent qu'ils sont assurés dans leur escalades par les seconds.

Dépendant ne veut pas dire absence d'autonomie, bien au contraire. Le récent ouvrage de Graeber et Wengrow<sup>5</sup> souligne combien dans les sociétés amérindiennes une forme de souci d'autrui nécessitait le respect justement de l'autonomie individuelle, nécessitait de « minimiser le risque qu'un être puisse imposer sa volonté à un autre ».

Être vulnérable ce n'est pas être fragile c'est reconnaître son lien aux autres et dans nombre de situations c'est être empêché de participer à la vie sociale, c'est être dominé (ce que Garrau nomme une vulnérabilité problématique). Mais je ne vais pas ici me lancer dans une discussion sur une notion tout à la fois problématique et ouvrant des perspectives d'analyse intéressante.

Venons-en à ce qui me préoccupe à partir d'une définition minimum, la dépendance à autrui.

Le chercheur, parce qu'il a besoin d'autrui, ne doit-il pas penser aussi ses propres vulnérabilités ? La question n'est pas si simple particulièrement lorsque l'on s'est intéressé aux vulnérabilités d'autrui. Il y a là une part de silence, de ce qu'on ne dit pas, faute de mots ou parce que cela doit plus ou moins resté dans l'ombre :

---

1 Honneth, A. (2013). *La lutte pour la reconnaissance*. Paris, Gallimard, Folio Essais

2 Garrau, M. (2018). *Politiques de la vulnérabilité*. Paris, Éditions du CNRS.

3 Butler, J. (2022). *La force de la non-violence*. Paris, Fayard.

4 Paperman, P. (2005). Les gens vulnérables n'ont rien d'exceptionnel, dans Paperman, P. et Laugier, S. (eds). *Le souci des autres*. Paris Edition de l'EHESS.

5 Graeber, D et Wengrow, D. (2021). *Au commencement était... une nouvelle histoire de l'humanité*. Paris, Les Liens qui Libèrent.

*Avec quels mots  
Saisir les miettes  
Du mystère  
Qui nous enchâsse  
Ou de l'énigme  
Qui nous surprend ?  
(Andrée Chédid , Rythmes)*

La question n'est pas celle de ce qu'on doit aux autres, aux premières rencontres ou alors toute transmission (principalement dans un cadre de formation) parce qu'elle serait un don entraînerait une dette. On sait avec Godelier<sup>6</sup> que le don est « une pratique ambivalente » qu'il « peut- être à la fois ou successivement acte de générosité ou acte de violence ». Il est des dons poisseux, à la limite de l'emprise lorsqu'ils ont pour finalité le bénéfice de celui qui donne. Les directions de mémoire ou de thèse n'échappent pas toujours à cette dérive.

Je ne me sens nullement en dette des rencontres qui m'ont été données de faire mais reconnaissant de ce qu'elles ont permis, heureux qu'elles aient eu lieu.

Mais on ne se rend pas vraiment compte des influences, de ce qu'on emprunte aux autres, plus précisément de ce que les autres mettent en partage et qui nous ont aidé à progresser, à développer une autonomie de pensée.

Je l'ai plus fortement réalisé lorsque je fus invité à participer à l'hommage rendu à Paul Durning (qui fut mon directeur de thèse). Pour mon intervention j'avais repris l'un de ses textes (Éducation et suppléance familiale en internat) parce qu'en le relisant (pour un alimenter un cours) je m'étais rendu compte combien son approche qui se voulait une psychosociologie de l'internat, avait nourri ma réflexion, ma démarche, discrètement comme il savait le faire. Il fait partie de ses premières rencontres avec des belles personnes qui ne s'habillent pas de la toge du maître auquel l'élève devrait tout mais qui ouvrent des portes.

Comme l'écrit René Char :

*« Pour qu'un héritage soit réellement grand il faut que la main du défunt ne se voit pas »* (Feuillet d'hypnos).

Je crois avoir eu beaucoup de chance dans mes rencontres, celles des années de formation à la recherche à Paris, puis à Nanterre, celles depuis mon arrivée et mon accueil à Besançon (salut Jean-Pierre), ici et un peu plus loin, derrière les frontières, voire vraiment plus loin là où l'hiver semble ne jamais finir mais où il reste une expérience indéfinissable. Merci à ces collègues qui me font l'amitié et le plaisir d'être présent derrière l'écran.

Ce que nous devenons comme chercheur est sans doute en partie écrit dans ses moments, ces rencontres où il s'agit aussi et avant tout d'accepter ensemble de ne pas savoir, d'être vulnérable face à une issue incertaine, d'apprendre, de découvrir derrière la volonté de savoir, l'humilité :

---

<sup>6</sup> Godelier, M. (2008). *L'énigme du don*. Paris, Flammarion.

*Aveuglante humilité  
d'un chemin de neige  
poignardé de doutes*

murmure Natasha Kanapé Fontaine  
(N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures)

Dans le monde hypermoderne de la recherche, le chercheur ne doute pas : il conçoit, gère des contrats, expérimente, valide, produit : combien tu publies ? Combien tu pèses en contrat ? Il faut être compétitif, performant, monter dans les classements, briller, viser le firmament pour, un jour peut-être, vivre le désenchantement comme les cadres des start'up qui comprennent soudain que pendus à un élastique ils ne défient que le vide qui les entoure.

*Nous avions cru chanter  
Sur la plus haute branche  
Et nous n'étions qu'à peine  
Au-dessus des grenouilles*  
remarque Anne Perrier (La voix nomade)

Nous sommes d'une certaine manière sommés d'être dans l'excès au risque sinon d'être considéré en défaut pour paraphraser des catégories de Castel (qui évoquait les individus dans l'excès, individu par défaut pour décrire notre monde).

Se (re)découvrir vulnérable, en lien avec autrui qui n'est ni un adversaire, ni un concurrent mais celui avec qui se tisse une toile de pensée dont on ne sait ni ne prévoit le motif final, où la fin importe peut-être moins que le chemin :

« *J'épluchais une pomme rouge du jardin quand j'ai soudain compris que la vie ne m'offrirait jamais qu'une suite de problèmes merveilleusement insolubles* » nous confie Christian Bobin, (Noireclair).

Quel belle perspective non ? Une invitation à prendre au sérieux.

A l'encontre d'une planification (y compris des résultats attendus), ne faut-il s'abandonner un peu à la logique de l'incertitude, à la vulnérabilité que contient de l'incertitude de la route à emprunter, de l'aventure, du savoir à produire :

*Tout reste à lire  
nous le savons  
dans l'herbe  
dans le sable  
sous le pied qui trébuche au caillou  
sous l'algue*

*il faudrait déchiffrer  
tout ce qui offert  
lire l’empreinte*  
souligne Jeanne Benameur  
(Mon nom est une île)

Je plaide ainsi pour une recherche nomade qui défie le temps accéléré de la production, une recherche qui flâne, essaie différents chemins, une recherche convaincue que, comme le dit Frédéric Jacques Temple

*Parfois  
au cœur des ronces  
explose  
le rire souverain  
d’une fleur*  
(L’erre des vents)

Défricher des terrains, avoir une idée de ce que l’on cherche tout en restant ouvert à l’inattendu, à la surprise qui se profile au gré des rencontres.

Il faut pouvoir oser aller là où on ne va pas, où on ne va plus faute d’être dans les définitions du moment des priorités politiques de la recherche.

Andrée Chédid encore :  
*J’ai effacé le temps  
Je n’ai plus d’âge  
Je suis au présent  
Je vise l’inexploré*

Viser l’inexploré plutôt que les chemins balisés.

J’en ai bien conscience, il est beaucoup plus facile avec l’âge de se défaire des injonctions, de revendiquer d’emprunter des chemins de traverse quand la logique évaluative se fait moins pressante, moins stressante ou pour le dire plus trivialement, qu’on s’en fout un peu du fait qu’on se trouve moins sensible, moins perméable aux enjeux.

Mais je pense ici à tous ceux et toutes celles qui se morfondent dans le sas obscur entre la thèse et l’emploi et qui doivent se résoudre à subir un parcours d’avanies diverses fait tout à la fois de précarité et d’exigences multipliées, démesurées, sans commune mesure avec celles qui m’ont permis, ont permis à nombre de collègues de rentrer dans la carrière.

*Je tisse  
avec le fil du temps  
l’histoire du rêve  
et la mémoire de l’attente*

souffle Maram al-Masri (Par la fontaine de ma bouche) comme pour dire la patience nécessaire et parfois décourageante qu'il faut déployer dans l'attente de l'ouverture d'une porte solidement verrouillée.

Il existe donc un contexte qui tend à nous rendre vulnérables, plus précisément à nous fragiliser, qui conduit à entraver une réflexion sur nos liens de dépendance ou à freiner l'envie de s'aventurer sur des terrains incertains.

Toutefois la question des vulnérabilités du chercheur doit aussi s'aborder dans son rapport aux objets de recherche, dans son rapport au terrain et à ceux qui font l'objet de ses recherches. Interrogations sur notre rapport au savoir, à la construction des savoirs.

Comment considérons-nous cet autrui sur lequel nous portons le regard ? N'est-il qu'un informateur ? Une source de données, un flot de paroles que nous nous évertuons ensuite à analyser dans nos cadre de pensée au risque de le faire disparaître ?

Il nous faut ici examiner cette manière d'aborder autrui, sa vulnérabilité en nous protégeant derrière nos discours, nos façon de faire ; peut-être faut-il penser ce que cette vulnérabilité suscite en nous.

Qui d'entre-nous n'a pas assisté à ces « présentation de cas » dans des colloques où celui qui devise brille de toute sa science et où on finit pas se demander : « de qui parle-t-il ? De quel être de chair et de sang, de souffrance est-il question ? « La malade c'est celle qui parle et qui ne sait pas ce qu'elle dit. Les médecins ce sont qui croient savoir ce qui est dit et qui se réjouissent de le croire. La malade c'est celle qui vient en aide aux médecins, qui aide les médecins à jouir de la grande pertinence de leur pensée » écrit Christian Bobin, poète, écrivain, après avoir assisté à un colloque. Le chercheur serait alors celui qui sait, décrypte, dévoile à l'aune de ce qu'il cherche à démontrer. Mais alors que faisons-nous de la parole d'autrui ?

*Les mots peuvent passer*

*inaperçus*

*Sans que personne n'entende*

*Couler comme du sable*

*Dans la passoire de tes mains*

Nous averti Marcel Dubé (Poèmes de sable) de nos possibles inattentions.

Et Joséphine Bacon de nous alerter :

*J'existe dans les mots que j'écris*

*Je me bats dans une colère tranquille*

*Ma douleur ne se raconte pas*

*Ma bataille succombe*

*Je vais au bout de la nuit*

*Pour trouver la meilleure version de moi*

*M'atteindre*

*Où je me conte*

*Tu ignores que j'existe*

*Je meurs dans un mot*

On peut mourir dans nos mots qui traduisent et finalement trahissent un sens possible en imposant le notre dans le langage de nos certitudes, de nos appropriations comme pour mieux défier nos propres vulnérabilités.

*Qui chantait là quand notre lampe s'est éteinte ?*

*Nul ne le sait. Mais seul peut entendre le cœur*

*qui ne cherche la possession ni la victoire*

écrit Philippe Jacottet (L'ignorant) comme pour nous mettre en garde contre la tentation d'une victoire du vrai scientifique sur l'imparfait du quotidien.

Il ne s'agit pas de d'affirmer que toute interprétation serait captation, dépossession, détournement de la parole d'autrui, que toute interprétation serait donc illégitime ; qu'il ne devrait rester que le témoignage brut sans rien d'autre. Il s'agit d'interroger ce qui se joue d'abord au moment où cette parole s'énonce, est adressée, nous est adressée. Il s'agit de s'interroger sur la manière dont elle peut être la source d'un travail, d'une analyse dans le cadre d'un dialogue où on reconnaît à autrui une capacité à s'aventurer au-delà de ses propres mots pour les mettre en perspective, où on reconnaît que ses mots peuvent nous conduire à décaler les nôtres.

En ce sens nous avons sans doute comme chercheurs une responsabilité : celle d'écouter et de donner à entendre les invisibles, les sans voix ; de dialoguer avec eux pour faire émerger ensemble un sens, une connaissance.

Non plus parler sur autrui mais prendre le risque de parler avec autrui, que sa voix, ses mots ne soit pas recueillie pour seulement entrer dans nos catégories pré-établies, dans nos textes comme dirait Dorothée Smith<sup>7</sup> ; au risque de la déverbalisation que souligne Cynthia Fleury<sup>8</sup> qui revient à porter atteinte à la capacité de penser d'autrui à force de penser pour lui.

On suit ici Bourdieu<sup>9</sup> lorsqu'il évoquait l'entretien comme un exercice spirituel qui doit ouvrir à une conversion du regard du chercheur.

On pense à Foucault<sup>10</sup> lorsqu'il affirme : « dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité ».

---

7 Smith, D. (2018). *L'ethnographie institutionnelle, une sociologie des gens*. Paris, Economica.

8 Fleury, C. (2015). *Les irremplaçables*. Paris, Gallimard.

9 Bourdieu, P. (1993). *La misère du monde*. Paris, Fayard.

10 Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris Gallimard.

Et encore à Le Blanc<sup>11</sup> lorsqu'il affirme : « c'est seulement en nous reconnaissant que nous sommes vulnérables que nous pourrons affronter l'exclusion et la comprendre malgré tout comme une possibilité humaine et aussi comme une possibilité de vie humaine ».

En écrivant cela je me rend compte que je m'abrite à l'ombre d'auteurs aux œuvres inspirantes ; que je tends au dessus des mots d'autrui le voile d'un discours de vérité, un discours adressé aux pairs au risque à nouveau de faire disparaître cet autrui objet de l'attention.

*Mais il me semble aussi que n'est réelle  
Que la voix qui espère serait-elle  
Inconsciente des lois qui la dénie*

affirme Yves Bonnefoy (Les planches courbes) comme pour rappeler qu'on peut discourir et compris sur son engagement de chercheur mais qu'il reste des mots qu'on entend ou non, qui nous parviennent où non, auxquels on prête attention ou non. Il existe en dehors de nous mais si on fait profession d'aller les chercher cela ne peut être pour un simple travail de collecte qui les enferme dans des collections. Ceux qui ne sont rien, comme a pu dire un président, les exclus, les paumés, les enfants, les parents en souffrance, engoncés dans un réel fait de froidure et de manques (de ressources, de considération...) sont en droit d'attendre de nous, chercheurs, autre chose que de voler leurs mots en les payant de notre compassion.

J'ai fait le choix ici, même si je ne m'y suis pas totalement tenu, de moins référer aux grands textes qu'aux paroles de poètes qui portent en eux des récits, des éclairs de mots qui bousculent la langue pour nous inviter à entendre au-delà de ce qui est dit.

Écoutons Maram al-Masri :  
*Je vous livre une langue nouvelle faite  
de chair et d'os  
d'eau et de sang  
(Par la fontaine de ma bouche)  
Une langue qu'il nous faut dans doute apprendre.*

*J'ai mal  
J'ai mal au ventre  
j'ai mal au ventre de la terre  
Ils m'écrivent des mots  
que je n'ai pas su parler  
(Manifeste Assi)*

pleure Natasha Kanapé Fontaine pour dire les mots qu'on vole pour parler, écrire à la place de.  
et Jean Sioui de nous prévenir  
*Je ne suis qu'une alerte rouge dans l'étincelle de vos yeux  
pour ajouter*

---

11 Le Blanc (2011). *Que faire de notre vulnérabilité ?* Paris, Bayard.

*Je me saoule  
D'eaux de paroles  
Pour entendre  
Dans ses fautes  
Les sons de la langue wendat  
Sans les préjugés des maîtres d'école  
Qui ne savent pas lire  
Les mots dans la nature  
(Au couchant de la terre promise)*

J'entends dans ces mots tout à la fois la dépossession mais aussi l'incompréhension, comme une impossibilité d'accéder au sens sans faire un pas de côté, sans se décentrer et presque se défaire de ses savoirs.

*Parfois la douleur est inspirante  
Elle dicte des mots  
Plein de puissance  
La vie peine à vivre  
Accrochée dans un mal-être*

pour répondre à l'invitation de Joséphine Bacon (Quelque part) qui prolonge ainsi son propos :

*Un mot te ressemble  
Deux mots te parlent  
Tu es silence*

*Muette, tu as Tant à dire  
Je t'écoute  
Tu racontes  
Le tambour  
Mon cœur s'inquiète*

*Parlons-nous  
(Un thé dans la toundra)*

Parlons-nous, pour mieux comprendre, pour aller au-delà d'un recueil de données.

Cette approche qu'on peut considérer comme marquée par une logique du sensible peut paraître à l'opposé de l'esprit scientifique. Mais si je ne méconnaissais pas la nécessité d'approches a priori plus rationnelles, nécessitant un ancrage méthodologique plus resserré sinon plus contraint, qu'on ne méconnaisse pas en retour combien l'aventure sur le terrain d'autrui, sur le terrain social du quotidien impose au chercheur pour justement ne pas imposer à cet autrui un discours en surplomb : une logique du sensible revient à consentir que sur le terrain de l'autre on se doit d'accepter les détours imprévus vers une connaissance espérée.



*N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* : voilà le titre qu'a donné Nastasha Kanapé Fontaine à l'un de ses recueils.

On ne saurait mieux dire. Tu es le bienvenu mais tu n'es pas en terrain conquis.

Il faut alors accepter une tension inévitable entre le souci d'autrui qui nous invite à nous défaire de nos routines scientifiques et le désir de dire dans nos mots ce que nous croyons comprendre. On perçoit ici tout l'enjeu du travail de restitution lorsqu'il s'agit non pas de simplement signifier des résultats mais de poursuivre le dialogue.

Il s'agit bien ici d'une certaine forme de vulnérabilité pour le chercheur car ce qui est restitué devient objet de discussion, d'interpellation et s'en trouve ainsi modifié. C'est ainsi qu'autrui participe de la construction de la connaissance. Je n'invente rien, je suis ici sur le terrain de la recherche-action, de la recherche participative qui n'est pas forcément la forme de recherche la plus valorisée à l'université.

*Sous les arêtes de notre amertume, l'aurore de la conscience s'avance et dépose son limon* écrit René Char (Les feuillets d'Hypnos).

Il faut croire effectivement que les chemins d'inconfort peuvent ouvrir à la rencontre et produire au travers de cette rencontre et dans cette rencontre des savoirs inattendus pour chacun des acteurs.

Accepter d'être vulnérable pour mieux saisir les différentes vulnérabilités, tel est peut-être le défi. Accepter la conversion du regard pour non pas seulement recueillir une parole mais que quelque chose émerge de celle-ci, faire en sorte qu'à chaque rencontre comme nous y invite Joséphine Bacon, on puisse proclamer :

*Que ta parole soit ton poème.*

(Quelque part)

## **Recueils**

Maram al-Masri, *Par la fontaine de ma bouche*. Éditions Bruno Doucey, 2011

Joséphine Bacon, *Un thé dans la toundra*. Montréal, Mémoire d'encrier, 2013

*Quelque part*. Montréal. Mémoire d'encrier, 2018

Jeanne Benameur, *Notre nom est une île*. Éditions Bruno Doucey, 2011

Christain Bobin, *L'inespérée*. Paris, Gallimard (Folio), 1996

*Noireclaire*. Paris, Gallimard, 2015

Yves Bonnefoy, *Les planches courbes*, Paris, Poésie/Gallimard, 2003

René Char, *Les feuillets d'Hypnos* (dans *Fureur et mystère*). Paris, Poésie/Gallimard, 1984

Andrée Chédid, *Rythmes*, Paris, Gallimard, 2003

Marcel Dubé, *Poèmes de sables*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 2005

Philippe Jacottet, *L'ignorant* (dans *Poésie*). Paris, Poésie/Gallimard, 1971

Natasha Kanapé Fontaine, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*. Mémoire d'encrier, 2012

*Manifeste Assi*. Mémoire d'encrier, 2014

Anne Perrier, *La voie nomade*. Genève, Éditions Zoé, 2018

Frédéric Jacques Temple, *Dans l'erre des vents*. Éditions Bruno Doucey, 2017

Jean Sioui, *Au couchant de la terre promise*. Montréal, Mémoire d'encrier, 2021